

# Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7<sup>e</sup> - INV. 34-14

## RENTRÉE



Comme les écoliers, l'A.D.I.R. est rentrée de vacances. C'est-à-dire que les bureaux et l'accueillant foyer du 241 boulevard Saint-Germain, ont rouvert leurs portes et que toutes celles qui ont accepté des charges ou des responsabilités dans notre Association, se tiennent à votre disposition ainsi que le Service social et le Service administratif.

Déjà nous avons fait un plan d'activité pour cette année et prévu — nous vous en reparlerons ultérieurement — une rencontre interrégionale qui aura, nous le souhaitons, autant de succès que celle de Bretagne. A l'ordre du jour de nos préoccupations, il y a bien sûr le paiement des indemnités allemandes et nous nous réjouissons que nos camarades les plus âgées commencent à en bénéficier. Vous verrez aussi dans ce bulletin que nos Sections sont très vivantes : certaines d'entre elles annoncent dès maintenant : sorties, diners, rencontres. Mais si l'entraide et l'amitié ont été et sont toujours le canevas de la vie quotidienne de notre Association, il nous paraît essentiel de l'intéresser à certains problèmes humains auxquels notre passé nous a certainement sensibilisées. Ce bulletin nous en donne la possibilité et c'est pourquoi vous y trouverez un écho de la campagne mondiale contre la faim. Nous ne pouvions pas non plus ne pas accueillir ici l'intéressant compte rendu que nous fait une de nos camarades de son action au service des rapatriés d'Algérie. Mais c'est l'un des désirs du Conseil d'administration et de la rédaction de « Voix et Visages » que se poursuive et s'élargisse cette ouverture sur tout ce dont nous nous sentons solidaires. Nos luttes et nos souffrances passées nous donnent plus de devoirs que de droits : devoirs vis-à-vis de notre pays — et comment ne serions-nous pas des citoyennes conscientes et dévouées, nous qui avons été des combattantes volontaires — devoirs aussi de solidarité pour ceux et celles qui subissent des épreuves proches de celles que nous avons supportées.

## La Faim dans le Monde

Il n'y a pas un ancien déporté chez qui le mot « faim » n'éveille aussitôt une série de souvenirs et de réflexes. Si nous lisons que près de 500 millions de personnes souffrent **habituellement** de la faim, sans famines, sans disettes exceptionnelles, nous n'avons aucun effort d'imagination à faire pour ressentir presque physiquement ce qu'elles éprouvent. Parmi ce tiers privilégié des hommes rassasiés, nous pouvons par expérience témoigner de ce que sont pour les deux autres tiers, les souffrances et les humiliations de la faim.

Si l'on nous dit que plus de la moitié de la population mondiale dispose de moins de 2.250 calories par jour, nous nous souvenons qu'à Buchenwald en 1945 (d'après le professeur Richet et le docteur Mans, dans *Pathologie de la Déportation*) le chiffre des calories était de 1.050, restreintes à quelques centaines encore pendant les derniers jours et les transports. Que l'on nous montre, comme la presse l'a fait ces derniers mois, ces photographies d'affamés avec leurs corps décharnés, leurs visages atones, leurs yeux vides et nous reconnaissions nos camarades. Ces petits enfants moribonds, nous les avons déjà vus à Ravensbrück ou dans d'autres camps : à eux aussi un peu de lait suffirait pour survivre. Nous avons mangé de l'herbe, fouillé dans les détritus pour y retrouver quelque chose de comestible, nous avons été obsédés, détruits par la faim comme le sont encore des millions de nos frères sur le globe. Et comme ils pourraient le faire, eux, nous avons évoqué les repas, les privilégiés. Nous avons vu « les autres » peler une pomme dont l'épluchure ne nous

était même pas permise. Maintenant c'est nous les « repus », les privilégiés.

Aussi je pense que plus que chez qui que, la campagne de lutte contre la faim a dû éveiller chez les anciens déportés de profondes résonances. Or le rôle de l'opinion publique dans une telle campagne est bien entendu capital. Voilà pourquoi nous avons réuni dans ce bulletin quelques citations rappelant cette épreuve de notre existence concentrationnaire et nous avons mis en regard d'autres citations qui évoquent, elles, ce fléau intolérable à tout homme digne de ce nom.



Photo UNESCO

Un grand nombre d'anciens et d'anciennes déportés le sentent ainsi, mais peut-être en est-il quelques autres qui se replient volontiers sur leurs difficultés personnelles, ou qui aiguisent indéfiniment les pointes de leurs revendications... Je ne pense pas que ce soit du tout l'esprit de l'A.D.I.R., mais il faut nous aider à ne pas nous enliser, nous apporter votre concours, vos suggestions. Quel encouragement que cette participation, quel réconfort que de retrouver les « anciennes déportées à l'œuvre ».

G. de GAULLE.

« Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de la famille... »

*Déclaration universelle  
des Droits de l'Homme. Article 25.*

4P 4616

L'aveugle s'est levé et il est allé vers l'extrême de sa paillasse. Il a tâté la boîte dans laquelle il range son pain. Il l'a ouverte et il a pris le morceau qui restait. Puis il s'est assis et a pris le couteau dans sa poche. Je le regardais. Ses gestes étaient lents, précis, aussi nets que s'il avait vu ce qu'il faisait, comme je le voyais moi-même. On aurait dit qu'il décomposait.

Il a ouvert de couteau et il a coupé le morceau de pain en trois. René écrivait toujours. Je regardais les morceaux coupés, ses deux mains autour. Il les a tâtés, pour bien en estimer le volume. Il ne disait rien. C'était angoissant. Qu'est-ce qu'il attendait ? Il tâtait les morceaux. Ça devenait terrible.

Il en a tendu un. Je l'ai pris. Puis un autre; un coup de coude dans le dos de René. Il s'est retourné. La main de l'aveugle était tendue, le morceau entre le pouce et l'index. La figure de René s'est décomposée. Il a pris le pain.

L'aveugle n'a rien dit; son visage n'avait pas changé. Il était puissant. Une mère.

J'ai coupé un petit morceau. René aussi, l'aveugle aussi. D'abord, nous ne nous sommes pas regardés, chacun mangeait pour soi, mais c'était la même chose pour chacun.

J'ai mâché lentement. Le pain a résisté un peu. Je mâchais, je ne faisais que cela de tout mon corps. Cologne pris ou pas pris, je mâchais. Je savais que la faim ne me quitterait pas, que j'aurais toujours faim, mais je mâchais, c'était cela qu'il fallait, et cela seulement.

Le morceau est devenu humide, puis une pâte s'est formée sur la langue. Je regardais le morceau que j'avais encore dans la main. Puis j'ai commencé à avaler par quelques parcelles celui que j'avais dans la bouche. C'était long.

Puis il n'y a plus rien eu dans la bouche. Je me suis arrêté un instant. Ensuite, j'ai coupé un morceau plus petit, mais, avant de le mettre dans la bouche, j'ai regardé ce qui me restait dans la main. J'ai recommencé à mâcher.

René s'est arrêté un instant : après avoir regardé le morceau qu'il tenait dans la main, il a regardé le mien, puis de nouveau le sien. Moi aussi, j'ai regardé le sien. On se surveillait, on essayait de s'accorder dans le temps de la mastication, pour ne pas rester seul, sans pain, quand l'autre mâcherait encore.

L'aveugle avait fini, il avait mangé son pain par gros morceaux, sans ménagements. Il s'était allongé.

J'étais immobile; mâcher était comme un bon sommeil. Bientôt j'allais ne plus avoir que le couteau dans la main. Il n'y aurait plus de pain, et du pain on ne peut pas en créer, on ne peut pas en trouver, nulle part, par aucun moyen. Même les miettes de pain, le pain qui traîne après le repas sur la table, le pain que certaines femmes ne mangent pas, le pain enfoui dans les poubelles, le pain très vieux, dur comme de la pierre, on ne peut pas les inventer. J'ai attendu un moment. Je me suis demandé si je devais couper en deux petits cubes le morceau qui me restait. J'ai hésité.

René a dit :

« Quand il n'y en aura plus, il n'y en aura plus. »

Et il a avalé ce dernier morceau.

Je n'ai pas coupé le mien en deux. J'ai pensé qu'il valait mieux pour la fin avoir un gros morceau dans la bouche. Je l'ai mâché longtemps, la tête immobile, puis malaxé entre la langue, le palais et les joues; le morceau s'est désagrégé peu à peu et a fini par s'avaler.

Robert ANTELME.  
*L'Espèce humaine.*

Jean Marin, Paris, 1947.

Si l'humanité ne met pas en pratique d'urgence et à une échelle universelle des mesures capables d'entraver l'action corrosive de la faim, d'ici peu s'écrouleront et seront emportées comme poussières toutes les créations du génie humain, et cela, bien avant que l'érosion naturelle ait détruit les incalculables ressources en puissance dans le sol. Et l'humanité qui tremble aujourd'hui devant le péril lointain d'un monde transformé en désert par l'épuisement de ses ressources naturelles, assistera au paradoxal avènement d'un monde désert et dépeuplé, bien qu'il déborde encore de fertilité et de richesse en puissance.

Josué de CASTRO.  
*Géopolitique de la faim.*  
Editions ouvrières, 1956.

pittance qu'elle lui offrait et alors elle le serrait contre elle et lui donnait le sein; il tétait le bout desséché et s'apaisait; un moment son faible gémissement s'éteignait.

Kamala MARKANDAYA.  
*Le Riz et la Mousson.*  
→ Robert Laffont, Paris.

La faim qui ravage d'immenses territoires dans le monde, c'est une plaie au flanc de l'humanité tout entière, et tous les peuples doivent lutter contre ce fléau, qu'ils soient affamés ou bien rassasiés, car c'est un combat où il n'y a point de place pour les neutres.

Ilya EHRENBURG.  
(Rencontres internationales de Genève, 1940.)



Photos UNESCO

#### LA MÊME ENFANT APRÈS DIX MOIS

Quand Molok, petite fille iranienne de 4 mois, entra dans un hospice d'enfants trouvés à Téhéran, elle pesait seulement 3 kg. Le ventre gonflé, les membres décharnés, elle était dans un état pitoyable. Dix mois plus tard, une nourriture équilibrée, une surveillance médicale avaient fait de Molok un magnifique enfant éclatant de santé, dont le poids avait augmenté de 4,5 kg et la taille de 14 cm.

J'étais comme les autres, mais je ne voyais pas, je voyais seulement ce que les autres étaient devenus; je voyais fondre leur chair, je voyais leur peau tendre et se creuser entre leurs os en saillie, je voyais leurs yeux s'enfoncer dans leur crâne, leurs côtes soulever de plus en plus leur peau; et cette malédiction qui desséchait les jeunes pesait deux fois plus lourd sur les vieux qui étaient deux fois plus émaciés. Mais de nous tous, c'était Kuti qui souffrait le plus. Cet enfant n'avait jamais été robuste, et maintenant il était constamment souffrant. Au début, il demandait de l'eau de riz et pleurait parce qu'il n'y en avait plus, mais ensuite il avait cessé de demander, il se contentait de pleurer. Même dans son sommeil, il gémissait, se tournant et se retournant sans fin, nous interdisant à tous le repos. Ira était toute douceur pour lui, et toute patience; elle le berçait dans ses bras maigres et lui donnait presque tout ce qui lui revenait de nourriture. Mais la plupart du temps il se détournait de la pauvre

« Nous sommes tous solidaires responsables des populations sous-alimentées... aussi bien faut-il former les consciences au sens de la responsabilité qui incombe à tous et chacun et spécialement aux plus favorisés. »

JEAN XXIII.  
Encyclique *Mater et Magistras*,  
15 mai 1961.

Faim envahissante, faim avilissante, faim qui abîte : les femmes ne parlaient plus que de menus et trompaient leurs affres en copiant des recettes de cuisine. Je fis serment de ne jamais me laisser en copier et tins bon jusqu'au bout. J'essayais en vain de penser à autre chose : l'idée de la faim revenait sans cesse.

Nous nous réveillions la nuit en train de saliver; nous rêvions indigestions et

# CIVILISATION

estomacs trop pleins ; nous croquions des mets paradisiaques ; il est vrai que la plus simple nourriture nous paraissait somptueuse : Dédée de Paris parlait avec volupté d'une miche entière de pain blanc dans laquelle elle pourrait mordre à son aise. Le retour se paraît de repas planctureux, de véritables orgies flamandes. La faim pendant ce temps faisait son œuvre ; les femmes, au « Revier » mourraient d'œdème de la faim ou de dysenterie galopante. Nos corps étiques n'étaient plus que charpentes osseuses. Le crématorium, lui, allait bon train : l'odeur de la chair grillée venait infester les blocks dans les blêmes journées d'hiver, les blêmes journées de la faim (1).

(1) *Ravensbrück. Ed. Les Cahiers du Rhône. Texte de Violette Maurice « La Faim ».*

La seule chose à laquelle on ne peut s'habituer, c'est l'humiliation. La faim devient insupportable quand elle s'identifie, dans l'esprit des hommes, à l'humiliation. Si la faim devient depuis quelques années un problème explosif, c'est parce que les hommes qui la considèrent comme une humiliation sont aussi de plus en plus nombreux. En réalité, notre question de départ n'est pas de savoir pourquoi, au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, la faim est le problème central de notre planète, mais plus exactement pourquoi, au milieu de ce xx<sup>e</sup> siècle, des centaines de millions d'individus en sont arrivés à considérer leur faim comme une humiliation intolérable.

Tibor MENDE.

*Rencontres internationales de Genève, 1960.*

Depuis le début de 1944, les bébés qui naissaient à Ravensbrück n'étaient pas systématiquement tués à leur naissance, ils devaient subir le sort commun : mourir lentement de privations — la mère devait nourrir son enfant (chose impossible au camp où la mère nourrie elle-même bien insuffisamment, ne pouvait guère avoir de lait plus de deux jours). Mais tout étant prévu par les autorités supérieures, les enfants devaient toucher un biberon, soit : 75 gr., cinq fois par jour, d'une mixture de flocons d'avoine à l'eau, sans sucre (j'ai peut-être vu quelques rares fois un soupçon de lait écrémé joint à cette bouillie). Pour toucher ce biberon, il fallait qu'un des bébés inscrits meure car il y en avait un nombre limité. Ma fille est ainsi restée deux jours sans manger, au bout de ces deux jours un bébé polonais est mort et j'ai pu toucher cette série de biberons.

La mortalité s'élevait, par quinzaine, à 250 bébés, soit environ le chiffre de naissances avec un décalage de un à deux mois selon la résistance physique du nouveau-né, résistance d'ailleurs incroyable. Une petite tête de vieillard complètement ridée d'où sortait une voix si affaiblie et si erraillée qu'on ne pouvait la distinguer qu'avec peine.

Le petit jour était témoin de scènes atroces, lorsque les enfants pleuraient, réveillés par la faim, les mères venaient les chercher pour les bercer et essayer de les réendormir ; c'est alors qu'on entendait pleurer et gémir ces femmes qui, à tâtons, retrouvaient leurs enfants morts dans la nuit. Les enfants étaient ensuite ramassés (aucun mot n'est plus exact) et emmenés au four crématoire (1).

(1) *Extrait de la déposition au procès de Rastatt de Mme Aylmer, mère d'une petite fille à Ravensbrück.*

(Suite et fin page 8, col. 2)

Jaime Torres Bodet est Mexicain. Il est né en 1902. Il a été, entre autres, professeur de littérature française à l'Université, puis ministre de l'Education nationale et des Affaires étrangères. Ce poème, traduit par Jules Supervielle, est extrait de l'*Anthologie de la Poésie ibéro-américaine* (collection UNESCO).

Un homme meurt en moi toutes les fois qu'un homme  
meurt quelque part, assassiné  
par la haine et la hâte d'autres hommes.

Un homme comme moi, durant des mois  
caché dans les entrailles d'une mère,  
né comme moi  
parmi des espérances et des larmes  
et, comme moi, heureux d'avoir souffert,  
triste de sa jouissance,  
fait de sang et de sel, de temps et de sommeil.

Un homme qui voulut être bien plus qu'un homme  
et comprit, en mourant, que ce serait déjà  
beaucoup si tous ceux-là qui vivent sur la terre  
étaient vraiment des hommes ;  
des êtres fiers, sérieux, capables de léguer sans amertume  
ce que sans le savoir ils léguent tous  
aux hommes à venir :  
l'aube, l'amour, les femmes  
et la lune, la mer, le soleil, le printemps,  
et la glace d'un fruit découpé  
sur le plateau de laque d'un automne,  
la pitié de ces yeux,  
la plage d'un sourire  
et — dans tout ce qui vient et dans tout ce qui passe —  
cette soif de trouver,  
ne fût-ce qu'un instant,  
toutes les dimensions de notre vérité.

Un homme meurt en moi chaque fois qu'en Asie  
ou sur le bord d'un fleuve  
d'Afrique ou d'Amérique  
ou bien dans le jardin d'une cité d'Europe  
la balle d'un vivant fait tomber un vivant.  
Et sa mort vient défaire  
tout ce que je pensais avoir dressé bien haut  
en moi sur des colonnes permanentes :  
ma foi dans les héros,  
ce goût que j'ai de me taire sous les pins,  
et mon simple orgueil d'homme  
quand j'entendais mourir Socrate dans Platon,  
et jusqu'à la saveur de l'eau et jusqu'au clair  
délice de savoir que deux et deux font quatre,  
car tout autour de nous se remet à douter,  
de nouveau s'interroge ;  
demande sans réponse  
quand des hommes acceptent  
d'entrer par effraction dans la vie d'autres hommes...

Alors, soudain blessées,  
les racines de l'être, comme elles nous étranglent !  
Rien n'est plus sûr de soi, même le diamant,  
et le ciel ne sait faire son office de ciel.  
Ils ne suffiraient pas, cent siècles de douleur  
pour empêcher qu'il entre  
cet homme au cœur de l'homme,  
en déchire les fibres et le change en poussière...

Et qu'il pétrisse ainsi  
avec cette poussière  
le pain, le pain cruel de sa victoire.

JAIME TORRES BODET

# LES ANCIENNES DEPORTÉES A L'ŒUVRE



Deux mille poules, cinq cents canes et chaque semaine, 7.000 poussins d'un jour. Tels sont les premiers chiffres qui nous surprennent. Le brillant des couleurs, le charme de cette ferme pas comme les autres, la simplicité de la maîtresse de maison nous séduisent.

Mais commençons au début de l'histoire et tentons de vous faire comprendre ce qu'est l'œuvre de notre camarade Marguerite Flamencourt (n° 27.401 à Ravensbrück).

C'est en 1923, jeune mariée avec Edouard Flamencourt, qui devait mourir en déportation vingt ans plus tard, qu'elle s'installe dans cette vieille maison sympathique. Ils commencent alors avec cinquante poules pondeuses seulement, installées dans des petits poulaillers que M. Flamencourt construit lui-même d'un modèle moderne pour l'époque. Durant les premières années, notre amie Marguerite, tout en apportant son aide à tous les travaux ménagers et aussi d'aménagement, va vendre ses produits au marché voisin de Meung.

En 1929, c'est le grand départ d'une spécialisation dans le poussin d'un jour. A l'époque, c'est une innovation : on vend, on expédie des poussins dès leur naissance à d'autres éleveurs ou à de simples amateurs. L'exploitation gagne en renommée et ses prix à des concours la font connaître dans toute la France et même à l'étranger.

Après s'être occupée du Secrétariat qui prend de plus en plus d'importance, Mme Flamencourt participe à la direction de l'élevage. En 1942, elle est arrêtée avec son mari pour de nombreux faits de résistance. L'exploitation est poursuivie par une de leur assistante et une équipe de personnel dévoué qui avait réussi à se faire relâcher par les Allemands.

En 1945, Marguerite, libérée, rentre au Petit-Aunay, mais seule. Elle décide de continuer et de développer l'élevage avicole qui fut « leur élevage ».

Ses deux principaux collaborateurs la quittent bientôt pour fonder leur propre exploitation et c'est donc seule, encore bouleversée et fatiguée qu'elle doit acquérir les connaissances nouvelles qu'ont pu faire les éleveurs restés sur leurs terres. Heureusement, elle retrouve de très fidèles collaborateurs et avec une équipe de nouveaux employés dévoués, va relancer son élevage. Elle apprend les techniques modernes de l'aviculture dans des livres et des revues américaines, celles qui firent passer l'élevage des animaux de basse-cour du plan artisanal au plan quasiment industriel. Pour survivre, pour faire face à une concurrence de plus en plus redoutable, Marguerite, ne possédant pour capital que son élevage et son caractère, recourt à la science. Elle entreprend la sélection des races pures, nécessaires aux croisements qui donnent la qualité et le rendement les plus élevés. Elle s'intéresse plus particulièrement à la Gâtinaise, race de la région, dont le plumage est d'un blanc lumineux, puis parmi les Gâtinaises elle tente d'isoler mathématiquement les gènes permettant certains croisements. Mais avant d'entrer dans la technique, fût-ce brièvement, il nous faut décrire les lieux dont l'agencement démontre à lui seul la progression continue de l'entreprise.

## L'élevage avicole du Petit-Aunay

Le corps principal de l'exploitation est protégé de la route départementale par un bâtiment abritant des pigeons et des lapins ainsi que les magasins pouvant réceptionner directement la nourriture pour les volatiles. La maison est solide et longue sous ses vignes vierges et ses volubilis. A peu de distance la petite rivière la « Mauve » et les canaux d'irrigation qui datent du Moyen Age ont permis l'installation, parmi les grands arbres et les prés, des bâtiments réservés aux canards.

A gauche, un, puis deux, puis encore deux poulaillers de plus en plus vastes coupent les prés. L'un construit en 1959 abrite 500 poules, le second édifié en 1962, 1.000. Ils demanderont à l'entreprise des efforts accrus et un acte de foi dans son avenir.

Ces constructions n'ont rien de bien particulier vues de l'extérieur, mais dès que l'on ouvre la porte c'est beau, c'est très beau : ils apparaissent, larges de 6 ou 12 mètres, longs de 28 à 35 mètres, couverts de charpentes en bois spécial, aérés par des vasistas, peints à la chaux et très propres. Ceci grâce à un agencement très étudié : les mangeoires et les abreuvoirs à système automatique sont posés sur une claire recouvrant une fosse de mêmes dimensions. Les poules qui vont manger et boire laissent tomber leurs déjections dans la fosse qui est vidée et lessivée tous les six mois. De chaque côté du poulailler, il y a des nids en série. Par terre, une épaisse couche de copeaux qui ne se salit que très lentement grâce au système de la fosse et qu'il est nécessaire de renouveler complètement que tous les six mois.

Et les poules ! Elles sont d'un blanc crèmeux et riche, donnant une sensation de santé et de confort. Les coqs sont des Gâtinais tout blanc dans un parc, et des Rhodes-Island roux sombre dans un autre, afin de permettre des croisements dont les résultats seront cotés. Cinq cents dans un poulailler, cela pourrait n'être

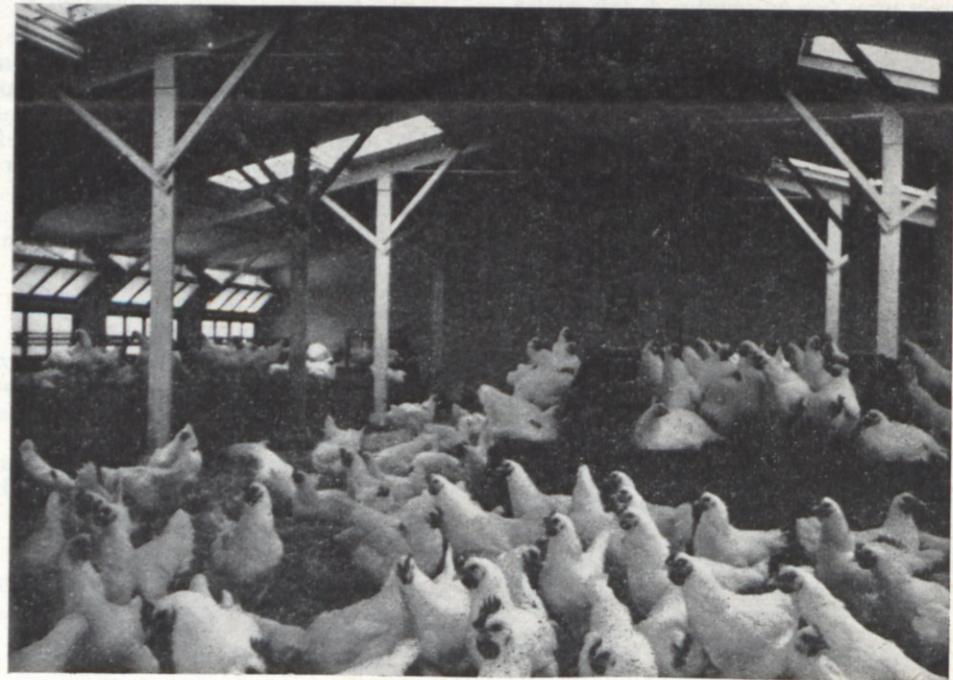
que dissonance et agitation. Pourtant, bien au contraire, l'ensemble donne une impression de calme, de douce chaleur, de luminosité. Le soleil du dehors est capté par tous ces blancs sans doute.

Les nids sont agencés de telle façon qu'une poule en y entrant fait basculer la porte. Elle y restera avec son œuf jusqu'à ce que le préposé, qui fait sa ronde toutes les heures, la délivre. Chaque œuf est immédiatement marqué au numéro de la poule : chaque animal, en effet, est immatriculé à sa naissance par une bague prise dans l'aile, puis à l'âge adulte porte un grand numéro sur une plaque de plastique. Ces renseignements sont consignés sur des registres. Des opérations aussi nombreuses que minutieuses permettent de déceler les meilleures pondeuses tant par la quantité de leur ponte que par la qualité (poids des œufs, œufs clairs, nombre d'œufs pondus, etc.).

Il faudra encore noter la couleur des plumes et des pattes à la naissance et à huit semaines, ainsi que le poids aux différentes étapes. Les œufs des meilleures poules seront sélectionnés pour les coqs qui serviront de reproducteurs l'année suivante. En comptant une génération par an, il faut huit ans pour obtenir une souche sélectionnée. Le record de ponte pour un spécimen fut de 280 œufs par an, mais il faut compter sur une moyenne de 220 à 230 œufs, ce qui rendra bientôt la Gâtinaise française compétitive avec les meilleures poules d'origine américaine.

Pour que les bêtes ne soient pas fatiguées par une ponte poussée, pour qu'elles se portent bien et résistent aux différents germes, souvent épidémiques, il faut les laisser en plein champ pendant l'été. Ainsi, il est prévu une quinzaine d'arches démontables où les poules trouvent un abri pour la nuit.

Dès fin septembre en général, les poulettes rentreront dans leur maison blanche à température douce.





L'aristocratie, ainsi sélectionnée, est groupée dans un pavillon de recherches. Les meilleures pondeuses retenues ne sont plus qu'au nombre de cent, placées par dix avec un seul coq. Ainsi chaque poussin a son pédigree.

Au Petit-Aunay, une place importante est dévolue aux bureaux et au couvoir. Le couvoir comporte les couveuses, incubateurs et éclosoirs. Après avoir été pesés et enregistrés, les œufs sont placés dans des incubateurs pendant 15 jours. Ces trois « armoires » massives peuvent contenir 9.000 œuf chacune. Ils y sont maintenus à la température constante de 38°8, retournés automatiquement trois fois par jour. L'air chaud est ventilé, le degré d'hydrométrie surveillé. Un système d'alarme résonne dans les bureaux au moindre changement des normes. Le dix-huitième jour, les œufs sont transférés dans les éclosoirs, vastes tiroirs chauffés. Trois jours plus tard, c'est toujours le jeudi, c'est une symphonie de « boules » jaune tendre.

Les poussins sont vendus sur place, mais le plus souvent expédiés dans des boîtes en carton pour 25 ou 50, à raison de 100 à 1.000 bêtes en colis exprès dans toute la France et par avion dans les pays d'outre-mer; le poussin peut subsister 48 heures sur ses propres réserves. C'est ainsi que Pointe-à-Pitre, Cotonou, l'île de la Réunion possèdent des élevages constitués par les poussins de notre amie.

Ceux que le Petit-Aunay conserve pour sa propre exploitation sont élevés par petites salles chauffées grâce à une éléveuse à charbon à feu continu. Toutes les installations de l'exploitation sont nettoyées et désinfectées une fois par an, la gente gallinacée étant très fragile.

L'univers des canards est séparé : 500 canes Pékin et Kaki se dandinent avec prétention. Est-ce en raison de leur record de ponte (1959) : 358 œufs pour une cane en 365 jours, alors que la moyenne, d'un très haut niveau, est de 300 œufs par an.

Les spécimens obtenus par le Petit-Aunay sont si fameux que l'élevage de Marguerite a été choisi entre tous pour fournir les canards nécessaires aux expériences du professeur Benoit qui, en 1960, connurent un retentissement mondial. Mais le domaine de la génétique générale nous entraînerait trop loin. Il nous semble déjà difficile d'exposer tout le

travail de l'élevage dont rendent compte courbes, chiffres et graphiques qui nécessitent une employée qualifiée et l'emploi d'une machine à calculer. La tenue des livres, contrôlée ainsi que les poules sélectionnées par un technicien du Syndicat national des Aviculteurs Agréés (S.N.A.A.) a prouvé par les résultats enregistrés que la Gâtinaise du Petit-Aunay méritait d'être agréée. Les améliorations toujours attendues, les succès aux prochains concours lui permettront sans doute d'être homologuée, ce qui est la distinction suprême.

Un tel souci de la perfection devait valoir à notre amie d'être appelée à jouer un rôle dépassant sa propre exploitation, non seulement en formant avec soin de jeunes stagiaires, mais en siégeant comme Vice-Présidente au Syndicat national des Aviculteurs agréés. Elle est parvenue à concilier, dans un effort dont il faut admirer l'harmonie et la continuité, ses responsabilités de chef d'entreprise, son rôle national en sa qualité de membre du Conseil Supérieur de l'Agriculture et ses devoirs envers le ravissant bourg de Meung dont elle est Conseillère municipale.

Denise VERNAY (Miarka).

## ACCUEIL aux Rapatriés d'Algérie

*Notre camarade Cécile Huk, professeur d'allemand au lycée d'Epinal, nous a communiqué l'intéressant compte rendu que vous allez lire sur ce qu'elle a réalisé dans sa région pour faciliter l'adaptation des rapatriés d'Algérie dans la Métropole. Elle travaille en liaison avec la Préfecture et diverses Associations, tout spécialement pour guider et aider à s'adapter les enfants et les jeunes de 12 à 20 ans.*

Le 11 juillet, en sortant du lycée Claude-Gelée, d'Epinal, j'ai aperçu un jeune couple avec un bébé et j'ai appris qu'il venait d'Algérie. A ce moment-là, il n'y avait que quelques familles logées dans les petites chambres des internes. Je leur ai demandé s'ils avaient besoin de quelque chose et il me fut répondu que non, qu'ils avaient encore un peu d'argent, qu'ils étaient bien logés et bien nourris. J'ai trouvé cette réponse très sympathique et j'ai décidé d'aider de mon mieux ces braves gens.

Le même jour, je suis allée à la Croix-Rouge pour me mettre à sa disposition à partir du 14 juillet, ayant encore à faire passer, jusqu'au 13, les examens du bac.

Le 14 juillet j'y ai déjà trouvé 62 personnes. Je leur ai dit que je n'appartenais à aucune organisation, qu'en tant qu'ancienne réfugiée et déportée je comprenais leur souffrance et que je venais fraternellement vers eux pour les aider et les conseiller. J'ai pu lire dans leurs yeux beaucoup de gratitude et une réfugiée l'a exprimé ainsi : « Cela nous fait du bien que l'on s'intéresse à nous ».

Dès ce premier contact, j'ai compris qu'il faut placer le problème des rapatriés sur deux plans :

1<sup>o</sup> Le plan purement administratif qui relève des autorités publiques et qui ne me regarde pas. Toutefois, j'ai pu me rendre compte que tout était admirable-

ment bien organisé, vu la rapidité avec laquelle les réfugiés furent logés (un deuxième convoi de 150 personnes me l'a prouvé), pris en charge, placés, etc., Deux questions préoccupent encore tous ceux qui, de près ou de loin, sont liés aux réfugiés : a) la question du logement, primordiale, si on désire que les rapatriés s'intègrent rapidement à la population; b) le reclassement des fonctionnaires.

Mais je n'ai à ce sujet aucune suggestion à faire, car cela touche les Pouvoirs publics eux-mêmes.

2<sup>o</sup> Le plan purement humain, ce travail en profondeur qui nécessite un contact constant, une présence de 10 à 11 heures par jour et plus, et qui m'intéresse au plus haut degré.

J'ai pu constater tout d'abord que les Oranais — car ils forment la plus grande majorité — sont très attachés à la famille et éprouvent un amour excessif et exclusif pour leurs enfants, amour encore renforcé par le fait qu'ils s'étaient enfermés jour et nuit avec les enfants dans leur maison. Ils continuaient à vivre ainsi dans les chambrettes, puis dans les dortoirs, avec leurs nourrissons, leurs nombreux enfants de tout âge. Il a fallu leur prouver, en discutant pendant des heures, patiemment, amicalement, qu'ils étaient libres, que tout le monde leur voulait du bien, qu'ils avaient tout intérêt à se montrer. Car, s'ils avaient des préjugés envers la Métropole, celle-ci pouvait en avoir aussi. Ce n'est que le contact direct qui pouvait dissiper tous les malentendus. Peu à peu j'ai réussi à les faire sortir, se promener, prendre l'air.

Mais l'éducatrice que je suis s'inquiétait des enfants et des jeunes découverts qui étaient exposés à la promiscuité des lieux collectifs. J'ai aussi pensé à l'influence néfaste qu'ils avaient subie, au climat passionnel dans lequel ils avaient vécu. Je me suis dit qu'il fallait à tout prix que je les sorte de là et que je les occupe. Mais comment faire ? Des colonies ? J'étais sûre d'avance que jamais les parents ne se séparaient de leurs enfants. L'expérience m'a prouvé que j'avais raison, car j'avais le plus grand mal à les convaincre qu'il fallait se séparer pour un jour.

Il existe, à Epinal, un centre aéré pour les enfants qui ne peuvent pas partir en vacances. Je me suis mise en rapport avec la municipalité le 15 juillet pour obtenir que l'on y accepte huit enfants de l'âge de 4 à 11 ans, ce qui me fut immédiatement accordé. Le lendemain, j'allais les conduire avec deux grandes filles réfugiées, au lieu de rassemblement. Les parents me les avaient confiés en hésitant.

Le même jour je tombe, à mon retour, sur un convoi de 150 personnes dans un état tel que nous avons tous pleuré. Après avoir aidé à installer, à laver, à consoler tous ces malheureux, également Oranais, j'ai fait le recensement de tous les enfants et jeunes et j'ai trouvé 24 autres enfants de 4 à 11 ans, qui pouvaient également aller au centre aéré. De nouveau je me suis mise en rapport avec la mairie et avec la direction du centre qui ont accepté ce surnombre, ce dont je leur suis très reconnaissante. Mais quand, le matin, j'ai voulu amener les enfants, j'ai vécu des scènes absolument déchirantes : des enfants s'accrochaient en hurlant à leurs parents, des parents me suppliaient de les leur laisser, etc. J'ai réussi, à force de douceur, de patience, à pouvoir y amener 23 enfants, y compris les huit premiers, alors que j'aurais pu en emmener 33. Le même jour, j'ai conduit au centre aéré toutes les mamans qui voulaient y venir. Elles étaient raviées et le lendemain j'avais 25 enfants. Mais tou-

jours il y avait des enfants qui pleuraient à fendre l'âme et qui se cachaient pour ne pas partir. Puis, j'ai eu l'idée de donner, le soir au dîner, publiquement, à chaque enfant qui était allé au centre aéré un bonbon. Depuis j'ai 29 enfants déjà rangés quand j'arrive, accompagnés par quelques jeunes et des mamans, des enfants qui viennent à ma rencontre, m'embrassent tendrement, et dont je peux faire tout ce que je veux. — Je les ai groupés le soir à table et je leur apprends à manger proprement. — Ils aident à servir et à desservir la table. — J'ai même surpris, il y a quelques jours, mes petits bonshommes à astiquer les cuivres de l'entrée, alors que deux jours auparavant la concierge se plaignait qu'ils les avaient salis.

J'ai pu également me rendre compte à quel point leurs âmes étaient intoxiquées lorsque, au retour du centre aéré, quelques enfants se mirent à hurler des slogans comme « Algérie française », « Libérez Jouhaud », etc. Je les ai fait taire gentiment en leur disant qu'ils étaient à Epinal et non à Oran et en chantant avec eux *Au clair de la lune*. L'incident était clos.

Le jour même où j'avais placé les enfants au centre aéré, je me suis également inquiétée des jeunes de 12 à 20 ans et plus, venus en assez grand nombre (environ 25) avec le grand convoi. Je me suis alors mise en rapport avec d'autres Services municipaux et j'ai obtenu que mes jeunes puissent aller gratuitement deux fois par semaine à la piscine. — Au début, on manquait de maillots de bain et de calegons que j'ai pu leur procurer en partie grâce à la Croix-Rouge. — Comme il y avait une table de ping-pong, j'ai acheté des raquettes et des balles pour qu'ils puissent jouer et la municipalité a mis à ma disposition des ballons de football et de basketball pour qu'ils puissent jouer au stade municipal. Au début, je les ai réunis tous les jours pour qu'ils s'organisent; nous avons nommé des responsables pour la piscine et les ballons. Mes jeunes m'aident à conduire les enfants au centre aéré. Nous sommes devenus de grands amis. Ayant gagné la sympathie des enfants, j'ai maintenant celle des parents que je guide de mon mieux. Forte de ma conviction que les mêmes hommes sont capables du meilleur et du pire, j'essaye actuellement de les amener vers le « meilleur ».

Cécile HUK.

## L'A.D.I.R. était présente

— 4 l'inauguration de la plaque commémorative à l'Ecole de Santé militaire de Lyon, le 16 juin 1962;

— à la création du Comité du Haut-Lieu de la Duchère;

— aux cérémonies de l'Etoile et du Mont-Valérien, le 18 juin;

— à la cérémonie à Romainville, le 24 juin;

— au retour de cendres des camps de concentration nazis à la Crypte du Souvenir, le 29 juin;

— aux obsèques du Général Kientz, Gouverneur des Invalides;

— aux obsèques du Général de Larminat;

— aux obsèques de Roger Mauguier;

— aux obsèques de M. l'Abbé Louis;

— aux cérémonies du 14 juillet;

— au pèlerinage au Struthof, le 2 septembre.

## Pèlerinage au STRUTHOF et Rencontre Internationale de STRASBOURG

C'est sous un soleil radieux que s'est déroulée la cérémonie annuelle du Souvenir du Struthof; le calme, la sérénité qui se dégageaient de ce paysage grandiose, rendaient plus sensible encore le souvenir des atrocités qui y furent commises.

Notre déléguée de la Section de Strasbourg, Mme Strohl, avait organisé, avec sa cordialité coutumière, l'accueil et le séjour des membres de l'A.D.I.R. qui, venus de lontaines régions telles que : Côtes-du-Nord, Anjou, Paris, se retrouvaient avec les Alsaciennes, les Lorraines : celles de Strasbourg, de Metz, de Sarreguemines, etc.

La cérémonie du Struthof, parfaitement organisée par l'A.D.I.R. de Strasbourg, se déroula dans une atmosphère de très grand recueillement. Après le dépôt de gerbe par M. Triboulet, devant la simple croix de bois qui domine la fosse commune, le cortège remonte vers le monument devant lequel, chacun des ministres des trois cultes, rappelant ce que furent ces méthodes d'asservissement de la Personne humaine et évoquant le souvenir des morts, insistèrent sur le thème de la réconciliation pour que le sacrifice de tous ceux qui sont tombés ne soit pas vain, il appartient à ceux qui veulent perpétuer leur mémoire de travailler au rapprochement des peuples et à la compréhension entre les hommes.

Après la cérémonie, notre petit groupe, retrouvant l'autocar qui lui était réservé, se dirigea vers Shirmec, où une succulente choucroute nous réconforta. Puis, à travers la plaine plantureuse piquée de villages charmants et pittoresques, nous atteignions les contreforts des Vosges et le Haut-Koenigsbourg, but de notre excursion et visitions son curieux château que l'on pourrait nommer « château de l'épouvante ».

Le soir de cette journée si bien remplie, nous nous retrouvions au Cercle Militaire avec nos camarades de Strasbourg et de la région qui n'avaient pas participé aux diverses activités de cette journée, et autour d'un dîner fort bien servi ce fut une réunion joyeuse et amicale au cours de laquelle des révélations furent faites sur certains aspects de la vie de nos camarades. C'est ainsi que nous apprenions que Mme Strohl avait été la première femme à recevoir la Médaille militaire et que notre charmante et dévouée camarade, Emmy Weisheimer, avait été le premier bébé français à être inscrit sur les registres de l'état civil de la ville de Strasbourg redevenue française.

Mme Strohl, désirant donner à ses hôtes le plus possible de satisfaction, n'avait pas hésité à organiser, le lendemain, une excursion en Forêt Noire. Notre petit groupe, retrouvant son autocar de la veille, partit donc dès le matin en direction de l'Allemagne, vers Baden-Baden, visite de cette station thermale réputée, promenade dans le parc luxuriant, déjeuner au mess des sous-officiers et retour vers Strasbourg par le splendide itinéraire de la route des crêtes de la Forêt Noire.

Et puis, comme toutes choses, même parmi les meilleures, ont une fin, ce furent les adieux ou mieux des « au revoir ».

ANNE-MARIE BOUMIER.

## Cercle de l'A.D.I.R.

Voici une nouvelle saison qui commence pour notre bibliothèque. Je suis contente de vous dire que j'ai déjà acquis quelques livres :

Markandaya : *Le riz et la mousson*; A. Dupeyrat : *La bête et le papou*; G. de Sède : *Les templiers sont parmi nous*.

Mais je voudrais savoir ceux que vous seriez heureuses de lire. Je suis à votre disposition tous les lundis, et pour connaître vos désirs et pour recevoir votre cotisation.

La Bibliothécaire :  
G. CAUBRIÈRE.

N.B. — Notre camarade Anne-Marie Bauer rédige, à la R.T.F., des cahiers littéraires qui annoncent les émissions les plus intéressantes et les analysent par avance. Elle veut bien nous faire un Service de presse de ces cahiers et nos camarades peuvent les consulter au foyer de l'A.D.I.R.

Fidèles à la tradition, nous tirerons la Galette des Rois le dimanche 27 janvier 1962 à l'A.D.I.R. Les camarades qui désireront participer à cette réunion amicale se feront inscrire au siège de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain.

## Œuvre Éducative du Comité d'Histoire

Le Comité d'Histoire de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale a poursuivi son œuvre éducative au cours de l'année scolaire 1961-62. Outre le numéro spécial de la « Revue d'Histoire de la II<sup>e</sup> Guerre mondiale », consacré aux camps de concentration nazis dont nous avons précédemment parlé, un numéro spécial a paru en juillet dernier sur des aspects de la résistance française, avec des articles sur « la manifestation étudiante du 11 novembre 1940 », le mouvement « Ceux de la Résistance », le mouvement « L'Insurgé ». Un troisième numéro spécial est en préparation sur les maquis.

Sous la direction de M. Henri Michel, Secrétaire général du Comité, des cartes des internements, de la déportation et des fusillades pour les départements du Nord, du Calvados et de la Drôme, ainsi qu'une statistique détaillée de la déportation intervenue de 1940 à 1944 dans les départements du Nord ont été éditées.

Mais c'est aussi sur l'enseignement de la Résistance et de la Déportation qu'a porté l'effort du Comité. Des réunions pour l'information des professeurs ont eu lieu dans le courant de l'année et en particulier le 6 mai dernier, à Caen, sous le patronage du Recteur avec la participation de 50 professeurs d'histoire et de 30 étudiants. D'autres réunions semblables sont prévues dans différentes villes de Facultés. Il nous paraît intéressant de communiquer à nos camarades ces résultats qui vont d'ailleurs dans le sens du plan d'ensemble qui avait été soumis et approuvé par le Ministre de l'Education nationale et qui consiste essentiellement dans la production simultanée, autour de centres d'intérêt, de livres d'histoire, de films d'enseignement et d'expositions itinérantes.

# LA VIE DE NOS SECTIONS

## SECTION SEINE-MARITIME

C'est à Rouen que nous nous sommes réunies le 9 avril pour notre déjeuner annuel. Au plaisir que nous éprouvons toujours à nous retrouver, s'ajoutaient cette fois-ci la joie et la fierté de recevoir Mlle Boumier et Anise Postel-Vinay. Combien nous leur sommes reconnaissantes d'être venues !

Le restaurant Jeanne-d'Arc avait mis à notre disposition une très jolie salle à manger : il nous y a servi un excellent déjeuner. Le charmant petit discours, dans lequel Mlle Boumier nous a dit, au dessert, l'affection et la sollicitude de l'A.D.I.R., a parachevé l'ambiance heureuse de notre réunion. Des camarades de Paris nous avaient fait le plaisir de se joindre à nous et Lou Blazer était venue de Montbéliard, ce qui était une grande preuve d'amitié ! Inutile de dire combien nous étions heureuses de sa présence.

Comme d'habitude, nous avons pu nous féliciter d'avoir parmi nous MM. Lesien, Perrin et Michel, tous les trois anciens déportés qui mettent toujours très amicalement leur voiture à notre disposition.

De la Section étaient présentes : Messdemoiselles Basille, Blancart, Boucher, Cailhau de Gaulle, Floquet, Joffe, Lesien, Le Quellec, Michel, Perrin, de Toulouse-Lautrec. S'étaient excusées : Mmes Maireau, Mizermont et Rondeau.

Avant de nous disperser nous sommes allées faire une visite à Mme Mauran, camarade rouennaise que les suites d'une douloureuse opération retenaient encore chez elle ; nous l'avons trouvée en bonne voie de guérison, ce qui a complété la joie que nous a apportée à toutes cette bonne journée.

Mme CAILLIAU DE GAULLE.

## LOIRET-CENTRE

La Section vient de tenir sa réunion de printemps, d'un printemps qui, malgré des jours bien moroses, nous a réservé quelques rayons de soleil dans le beau jardin tout fleuri d'iris et de lupins de la belle demeure de « Souris » de Bernard.

Dans cette belle demeure nous avons pu, une fois de plus, grâce à la bonne ambiance créée par notre hôtesse, confronter les souvenirs qui laissent parfois espérer lever le voile sur celles qui ne sont pas rentrées.

Conversations animées et fertiles en émotion et marques d'amitié.

Cette réunion avait été précédée d'un déjeuner de gourmets dans le sanctuaire de la Chasse auprès du château de Chambord.

Journée très réussie, nous avions visité dans la matinée notre chère Marie-Thérèse Billard immobilisée, et nous avons eu les excuses pour questions familiales de Mmes Gattignon, Fromentin, Raymond, Lucas, Auger, Carmignac, Réjouy, Bertrand...

Nous étions cependant vingt avec les Orléanaises, Magdunoises, notre camarade de Vierzon, les Vendômoises au complet, et pour représenter le Conseil d'administration, notre incomparable Catherine, avec deux Parisiennes : Claudine Perrichon et Marguerite Murat.

Marguerite FLAMENCOURT.

## SAVOIE - AIN - ISÈRE

Une réunion de la Section Savoie - Ain - Isère de l'A.D.I.R. a eu lieu le dimanche 12 août à La Feclaz (Savoie).

Par suite de la date choisie et de la période des vacances, beaucoup de camarades s'étaient fait excuser et Marguerite Lecoanet présenta leurs excuses et transmis leurs félicitations aux deux futures décorées.

Puis Marguerite rappela que l'Assemblée générale de l'A.D.I.R. avait eu lieu cette année le 17 mars à Paris. Elle y assistait, ainsi que Mme Berthier et Odette Balzarin. Toutes les camarades ont pu lire le compte rendu de cette journée dans « Voix et Visages » et Marguerite pense que nous ne pouvons que voter des remerciements à toutes nos amies de l'Association Nationale qui, depuis si longtemps, animent notre Association.

Le 7 mai 1962, notre amie Odette Balzarin a reçu la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Cette cérémonie intime s'est passée chez un de nos camarades de la Résistance et l'A.D.I.R. de Chambéry et d'Aix-les-Bains était aux côtés de notre amie. Nous renouvelons toutes nos félicitations à Odette.

Marguerite donne ensuite quelques renseignements sur les dernières informations concernant les indemnités allemandes : valeur de la part et attribution de parts suivant les catégories de déportés ou d'internés. Cette indemnité sera versée par priorité aux familles des déportés décédés et à nos camarades âgés de 65 ans.

Projet de promenade : Marguerite propose l'organisation d'une promenade-rendez-vous en Savoie, dont le but précis serait d'aller faire la connaissance de deux camarades assez isolées : Mmes Airiau, à Notre-Dame de Bellecombe.

Nous nous arrangerions entre nous pour le transport en voitures particulières et le repas serait tiré des sacs. De plus, il serait sympathique que la Section de Haute-Savoie se joigne à nous et accord sera demandé à sa Présidente. La date du 30 septembre est retenue. Ninette Streisguth ira faire la connaissance de Mmes Airiau et s'entendra avec elles pour cette future rencontre.

Ninette se propose également pour aller rendre visite à quelques camarades habitant Aix-les-Bains et que nous aimerions rencontrer dans nos réunions.

Un projet de bibliothèque soumis par Ninette est vite mis sur pied et Georgette Eyraud donne son accord pour tenir le cahier-répertoire et noter les sorties et les rentrées. Un premier apport de livres est promis par Marguerite et Ninette et il est entendu que nous demanderons à l'Association Nationale de nous donner des titres de livres sur la déportation et des directives sur ce nouveau projet.

La réunion étant terminée, Marguerite Lecoanet va procéder à la remise des deux décos : Mme G. Long, de Beaufort-sur-Doron, recevra la croix de chevalier de la Légion d'honneur, et Ninette Streisguth, la Médaille militaire et la Croix de guerre.

Marguerite LECOANET.

## SECTION HAUTE-SAVOIE

Nous avons eu une gentille petite fête très intime le 10 juin, jour de la Pentecôte, à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur à Marie Airiau, de Notre-Dame-de-Bellecombe. Une de ses amies de Loire-Atlantique, notre camarade Jeanne Vaillant, est venue pour être sa marraine. La réunion a eu lieu chez Flora Saulnier, autour d'un goûter très apprécié. Sur les invitations de la nouvelle décorée étaient présentes : Mme Airiau, la filleule de Marie, et son mari; M. et Mme Chabot, M. et Mme Vaillot, Mme Collin, en maison de repos près d'Annecy; Noella Rouget, venue de Genève et qui était heureuse de retrouver ses camarades de Loire-Atlantique : Mme Machenaud, Mme Genoud, Mme Saulnier et Mme Lamy, notre chère Trésorière.

Mme Vaillot, au nom de l'A.D.I.R., félicita Marie Airiau très chaleureusement, avant de donner la parole à Jeanne Vaillant qui, dans une allocution très émouvante, retracca la vie de résistante de Marie Airiau et ses souffrances dans les camps. Enfin, elle lui épingle la croix si méritée. La cérémonie se prolongea jusqu'à l'heure où il fallut penser au retour. Chacune avait passé un heureux moment de retrouvailles et de grand plaisir.

Ch. VAILLOT.

## SECTION PARISIENNE

Retour de vacances, reprise des activités. Elle espère que toutes les camarades ont passé de bonnes vacances et reviendront nombreuses à nos habituelles réunions du lundi.

Voici les grandes lignes de notre programme pour l'année 1962-1963 :

Les cérémonies du 11 novembre ramènent avec elles l'habituelle quête du « Bleuet ». Toutes les bonnes volontés seront reçues avec reconnaissance, notre équipe de jeunes quêteurs ne demande qu'à s'agrandir. Troncs et Bleuets seront à votre disposition à l'A.D.I.R. le lundi 5 novembre ou chez votre déléguée, 13, rue du Vieux-Colombier, le mardi 6 toute la journée.

Un dîner de rentrée est prévu pour le 20 novembre 1962 à 20 heures à l'Orée du Faubourg, 12, faubourg Saint-Honoré, au prix de 14 NF, vin et service compris. Inscriptions à l'A.D.I.R. jusqu'au 16 novembre. Vous êtes instamment priés d'arriver avant 20 heures.

L'Arbre de Noël est fixé au dimanche 13 janvier au Cercle Militaire, Salon d'Honneur, 15 heures. Inscrivez vos enfants de moins de 12 ans (en donnant leur prénom et leur âge) dès que possible.

La Déléguée : M. BILLARD.

## RÉDUCTION DE TARIF

Les Compagnies aériennes membres des Transporteurs aériens de la zone franc accordent une réduction de 50 % sur le tarif des voyages aériens aux grands invalides de guerre pensionnés à plus de 100 % sur présentation de leur carte d'invalidité « simple » ou à « double barre rouge ».

# Projet de Budget des Anciens Combattants pour 1963

Le 20 septembre dernier, M. Triboulet, Ministre des Anciens Combattants, au cours d'une conférence de presse, à laquelle les diverses Associations d'Anciens Combattants, dont l'A.D.I.R., étaient invitées, exposait le projet de budget des Anciens Combattants pour l'année 1963. Mme de Renty, membre du Conseil d'administration de l'Office National des Anciens Combattants et membre du Conseil d'administration de l'A.D.I.R., représentait cette Association.

M. Triboulet a montré comment, dans le budget 1963, les fonds alloués à son département ministériel avaient été sensiblement augmentés. Il a énuméré les améliorations substantielles déjà acquises ou à acquérir grâce à cette augmentation. Mme de Renty en a résumé dans la note ci-dessous les postes essentiels.

Le budget de 1963 est en augmentation d'environ 178.500.000 NF sur le budget de 1962. Cette augmentation provient de l'incidence des mesures acquises depuis le vote du budget 1962 et du coût des mesures nouvelles inscrites dans le projet de loi de Finances pour 1963.

## Les mesures acquises :

— augmentation de 10.000.000 NF du crédit ouvert pour le Service des soins gratuits;

— application du rapport constant qui existe entre le taux des pensions militaires d'invalidité et les traitements de la fonction publique, soit une augmentation de 211 millions de NF, ce qui représente une augmentation des pensions de 20 % entre le 1<sup>er</sup> janvier 1961 et le 31 décembre 1962.

## Les mesures nouvelles :

— augmentation de l'effectif du personnel soignant de l'Institution Nationale des Invalides;

— création en province de Centres modernes médico-sociaux d'appareillage et d'expertises;

— modernisation et agrandissement des Ecoles de rééducation et du foyer de Thiaïs;

— réfection des cimetières.

Le montant des secours mis à la disposition des Commissions d'action sociale de l'Office sera augmenté de 424.000 NF.

## Les pensions :

L'augmentation des pensions sera la plus importante qui ait été réalisée depuis de nombreuses années puisque son coût s'élèvera à 30 millions de NF. Elle visera les veuves, les descendants et les grands invalides. Pour 1963, le budget prévoit d'ores et déjà :

— la revalorisation des indices des pensions de veuves;

— la majoration des indices de pensions des descendants âgés de plus de 65 ans ou de 60 ans s'ils sont infirmes.

## DÉCORATIONS

Ont été promus officier de la Légion d'honneur nos camarades :

Mmes Mouzon-André Thérèse; Liaudier-Bon Madeleine; Adloff-Chaudron Thérèse; Mauge - Gillot Hélène; Champarnaud-Potet Marcelle; Houvaut-Stequelout Désirée; Come-Charles Denise.

Ont été nommées chevalier de la Légion d'honneur, nos camarades :

Mmes Floquet-Privé Emilie; Long-Viguet Gabrielle.

La Médaille militaire avec Croix de guerre a été concédée au docteur Ninette Streisguth.

## NOUVELLES BRÈVES

**Tel-Aviv.** — En avril 1963, le vingtième anniversaire des révoltes des ghettos contre les nazis sera célébré par l'inauguration d'une exposition permanente sur la résistance juive en Europe occupée.

**Paris.** — Notre camarade Edmond Michelet, ancien déporté de Dachau, a publié chez Fayard un ouvrage : *Le Gaullisme, passionnante aventure*.

**Nechin (Tournai).** — Un monument à la mémoire des « passeurs des deux guerres » a été inauguré le 7 juillet en territoire belge à Néchin, le long de la route Tournai-Roubaix, au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée en présence du Ministre français des Anciens Combattants, Raymond Triboulet.

**Dachau - Munster - Bergen-Belsen.** — Une centaine de prêtres, anciens déportés de Dachau venant de France, de Hollande, de Belgique, de Luxembourg, d'Autriche et d'Allemagne fédérale, se sont rendus le 24 août en compagnie de plusieurs centaines de jeunes Allemands au camp de Bergen-Belsen où une messe a été célébrée à l'église de l'Expiation, érigée à l'emplacement du camp, par Mgr Buch-Kremer, évêque d'Aix-la-Chapelle, ancien déporté de Bergen-Belsen.

**Bonn.** — 3 % seulement des Allemands interrogés ont répondu affirmativement à la question : « Si vous aviez la possibilité, comme en 1933, de voter pour un homme comme Hitler le feriez-vous ? » En 1957, ce pourcentage était de 15 %.

## SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

L'arrêté fixant le montant de la « part » prévue à l'article 6 du décret du 29 août 1961 sur le règlement des indemnités allemandes, a été promulgué le 14 août 1962 (J.O. du 15 août 1962).

La « part » est fixée à 1.710 NF.

Les internés percevront donc 1.710 NF et les déportés 5.130 NF.

Le règlement de ces indemnités sera effectué par les soins des directeurs interdépartementaux des anciens combattants, qui transmettront les dossiers aux trésoriers-payeurs généraux.

Comme il avait été indiqué précédemment, les anciens déportés âgés, le 15 juillet 1960, de 65 ans, seront indemnisés les premiers, puis les ayant cause et enfin les déportés et les internés.

## La Faim dans le Monde

(suite et fin de la page 3)

Il est difficile d'endurer pendant des années la faim et la honte. La faim humiliante qui nous asservit. Je me souviens de ma colère contre moi-même quand, dans ma cellule, à Fresnes, je ne pouvais plus détacher mon esprit du chariot de soupe dès qu'il roulait à grand bruit dans le hall. « Par quel côté commencent-ils aujourd'hui ? ... Ah ! ils viennent... » Je m'approche de la porte. « Non, ils s'éloignent » et je repars en rond dans la cellule, tirée vers le guichet comme par une ficelle. « Je ne suis donc plus qu'un ventre ? » Merde. Je ne veux pas ! Et là on ne travaillait pas. Au bagné on mangeait encore moins et on trimait onze heures par jour. C'est au camp que j'ai vu des femmes, non des bêtes, dont elles avaient le masque morne et les yeux furtifs, fouiller dans les seaux d'ordures et y dévorer les déchets recrachés parce que vraiment immangeables (1).

(1) Ravensbrück. Ed. *Les Cahiers du Rhône*. Texte de Génia Rosoff « Durer ».

## CARNET FAMILIAL

### NAISSANCES

Christophe, quatrième petit-enfant de notre camarade, Mme Bauer, déléguée de la Section du Rhône. Lyon, 14 août 1962.

Gilles, petit-fils de notre camarade, Mme Berthier (Mamy). Paris, 27 juillet 1962.

François, petit-fils de notre camarade, Mme Marguerite Billard, déléguée de la Section parisienne. Paris, 3 juillet 1962.

Laurence, petite-fille de notre camarade, Mme Schwing. Paris, 27 juillet 1962.

### MARIAGES

Notre camarade, Mimi Jaffre, a épousé M. Orrit. Toulouse, août 1962.

Michèle, fille de notre camarade, Mme Probst, a épousé M. Gérard Dugot. Vitry-le-François, 16 juillet 1962.

### DÉCÈS

Notre camarade, Mme Barbier, mère de notre camarade, Mme Campbell-Barbier, est décédée. Paris, juin 1962.

Notre camarade, Mme Basille, a perdu son mari. Gonfreville-l'Orcher, 24 juillet 1962.

M. Bernard, père de notre regrettée camarade Martine, est décédé. Lille, juin 1962.

Notre camarade, Mme Gross Joséphine, est décédée. Sarreguemines, février 1962.

M. Philippe Hottinguer est décédé. Il était le mari de notre camarade, Mme Hottinguer, Vice-Présidente d'honneur, membre du Conseil d'administration, qui a été à l'origine de notre Association et s'est dévouée sans compter pour organiser tous les Services d'entraide au moment du retour des camps.

Notre camarade Stéphanie Kuder a perdu son père. Strasbourg, 23 septembre 1962.

Notre camarade, Mme Marino, est décédée. Saint-Etienne, août 1962.

Notre camarade, Mme Mongelard, a perdu sa mère. Toulouse, août 1962.

Notre camarade, Mme Ruallém, a perdu son mari. Biscarrosse, 27 août 1962.

Notre camarade, Mme Sabadie, a perdu son père. Cier-de-Luchon, août 1962.

Notre camarade, Mme Vachier (Kiki), a perdu son frère. Marseille, 13 juillet 1962.

Notre camarade, Mme Vasmant, a perdu son mari. Villejuif, 20 septembre 1962.

Notre camarade, Mme Blard, a perdu sa fille Michèle, âgée de 27 ans. Strasbourg, 4 octobre 1962.

### A. D. I. R.

### 241, Boulevard Saint-Germain PARIS-VII

Métro : Chambre des Députés  
Autobus : 63 - 84 - 94

Cotisations Adhérentes : 5 NF min.

C.C.P. Paris 5266.06

Les bureaux de l'A.D.I.R. sont ouverts tous les jours de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures, sauf les samedis après-midi, dimanches et jours fériés.

le Gérant-Responsable : G. Anthonioz  
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret, Paris